

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer, la vertu. (PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes N. 1, Nice

SOMMAIRE — Le Retour des Missionnaires Salésiens de la Patagonie — Oratoire de S. Léon dirigé par Monsieur l'Abbé D. Joseph Bologna à Marseille, Rue Beaujour — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — L'Aumône — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

## LE RETOUR DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS

DE LA PATAGONIE.

Le divin Sauveur avait envoyé soixante-douze de ses disciples prêcher l'Évangile dans les villes de la Palestine en leur donnant les conseils et les facultés nécessaires à cet effet. Le cœur plein d'une sainte ardeur et mus par le véhément désir de faire connaître leur tendre Maître; brûlants de la douce ambition de lui gagner des âmes, ils partirent et se dispersèrent de côté et d'autre. Le fruit de leurs fatigues fut si grand, qu' étant retournés à lui quelque temps après, ils lui racontèrent avec joie les choses qu' ils avaient faites et les merveilles qu' ils avaient opérées en son Nom. Les Disciples, dit le Texte Sacré, *revinrent joyeusement en disant: Seigneur, les démons eux-mêmes se sont assujettis à nous en vertu de ton Nom.* (S. Luc., X).

Quelque chose de semblable a dû s'opérer les mois derniers dans les contrées de

la République Argentine. L'Archevêque de Buenos-Ayres, dont le cœur débordant de zèle ne pouvait plus se limiter à prendre soin des brebis déjà réunies au bercail que le Pasteur Suprême a confié à sa garde, a voulu aussi s' occuper de celles qui errent encore dans l'obscurité de l'erreur, exposées à se perdre à travers les rochers, et pouvant tomber dans un profond abîme. Le printemps dernier, il envoya son vaillant Vicaire Mgr. Espinosa avec le Missionnaire Salésien D. Costamagna et l'abbé Botta vers les terres lointaines des Pampas et de la Patagonie afin qu' ils fissent entendre à ces peuples la voix du divin amour et resplendir à leurs yeux les rayons de la céleste vérité.

Nous avons rapporté dans les derniers numéros du Bulletin quelques faits se rattachant à cette noble entreprise. Nous ajouterons ici que ces dignes Missionnaires revenus à Buenos-Ayres, ont raconté à l'illustre Prélat ce qu' ils ont fait en son nom et avec l'aide de Dieu dans ces pays reculés; ils auront déploré avec amertume le malheur dans lequel se trouvent plongées une multitude d'âmes qui demandent d'être mises sur la voie de la vie éternelle. Leurs paroles ne peuvent qu' avoir ravivé la flamme dont brûle le cœur du bon Pasteur, qui, afin de réaliser ses vœux, s'est adressé à D. Bosco pour implorer de lui l'assistance de ses Missionnaires, comme on le verra par la lettre suivante :



## LETTRE

de l'Archevêque de Buenos-Ayres à D. Bosco

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Le moment est enfin arrivé où je puis vous offrir la Mission de la Patagonie, après laquelle votre cœur a tant soupiré, ainsi que la Cure de Patagones qui peut servir de centre à la Mission.

Comme vous l'aurez vu d'après les lettres du P. Costamagna, la Cure de Patagones embrasse : 1° Carmen de Patagones qui compte environ 3500 âmes ; c'est là que réside le Curé desservant ; 2° la Guardia Mitre qui se trouve à environ 17 lieues de Patagones, et comprend à peu près mille âmes ; 3° la Colonie Conesa, à 34 lieues de Patagones, où se trouvent approximativement 800 Indiens de la tribu Catriel ; 4° la nouvelle population de Choelchoel à 70 lieues de Patagones, où l'on peut compter 2000 âmes, entre chrétiens et indiens.

Tous ces villages sont sur la rive Nord du Rio Negro, que l'on traverse facilement, puisque sa plus grande largeur, n'est que deux quadras, c'est-à-dire 270 mètres.

En face de Carmen de Patagones est situé Mercedes de la Patagonie, sur la côte Sud du Rio Negro, justement dans la Patagonie, où reside le Gouverneur de ces territoires ; il y a là une église en rapport avec l'importance de la population qui est de 1500 âmes.

A 8 lieues environ de Mercedes de la Patagonie, se trouve la Colonie S. Xavier, également sur la côte Sud du Rio Negro, et par conséquent dans la Patagonie même ; cette Colonie de S. Xavier est composée de 400 Indiens Linares.

Tous ces villages n'ont qu'un prêtre qui demeure au Carmen de Patagones, et qui, les jours de fête, célèbre une Messe dans la résidence, et traverse ensuite la rivière pour aller en célébrer une autre à Mercedes de la Patagonie. Comme vous voyez, il est absolument impossible qu'un prêtre, encore qu'il eût un Coadjuteur, puisse suffire d'une manière régulière à toutes ces paroisses, et c'est avec une grande douleur que je n'ai pu remédier jusqu'à présent à cette grande nécessité à cause du manque absolu de prêtres.

Les Pères Lazaristes voulurent, il y a quelques années, se charger de cette Mission ; mais il ne s'est fait que quelques

préparatifs pour l'habitation des Missionnaires ; faute de sujets, ils l'ont abandonnée.

A tous ces inconvénients s'unissent les tristes effets de la propagation protestante, qui travaille dans ces régions reculées avec d'autant plus de succès qu'on n'a pu jusqu'à présent leur opposer que peu ou point de résistance.

En effet, pour comble de malheur, ces pauvres gens de Mercedes de la Patagonie ont un médecin qui n'est pas seulement protestant, mais encore pasteur protestant ; il a une chapelle depuis un grand nombre d'années, et ce n'est qu'à la condition de la fréquenter que les malades sont visités par lui.

Il y a une seule école de garçons confiée à un maître protestant, de sorte que ces malheureux sont réduits à l'alternative de ne pas appeler le médecin, ou de s'adresser au protestant, qui ne perd pas l'occasion de faire la propagande, d'envoyer ou de ne pas envoyer leurs enfants à l'unique école qu'il y a, ou de les exposer aux séductions du protestantisme ; il en est de même des pauvres petits Indiens qui avoisinent la Colonie S. Xavier, qui n'ont qu'une école dirigée aussi par un maître protestant.

Comme vous voyez, la nécessité de Missionnaires est très grande, le danger de perversion de ces fidèles, privés de tout secours humain, ne peut être plus lamentable, et mon cœur souffre autant que vous puissiez vous le figurer en considérant une si triste situation à laquelle je ne sais comment remédier.

Ainsi donc, je m'adresse à vous avec la plus vive sollicitude dont soit capable le cœur d'un Prélat ; je vous supplie instamment par les entrailles de miséricorde de N. S. Jésus Christ, de me venir en aide et de secourir ces pauvres âmes abandonnées ! Une petite école Salésienne à Mercedes de la Patagonie, ferait fermer immédiatement l'école protestante ; il en serait de même dans la Colonie S. Xavier.

A Carmen de Patagones ou à Mercedes de la Patagonie, on pourrait fonder la Mission centrale des Missionnaires, et de là établir des missions dans les villages sus-énoncés, ainsi que dans toute la Patagonie, où des milliers d'infidèles vivent encore à l'ombre de l'idolâtrie.

Les Missionnaires auront déjà à leur disposition la bonne et commode Maison expressément bâtie pour la Mission à Carmen de Patagones, où habitèrent mon Vi-



caire Général Mgr. Espinosa, et le Père Costamagna, dans leur récente excursion; il y a également le presbytère ainsi qu'un terrain entre l'église et la maison des missionnaires, et de plus, une vieille maisonnette jointe à cette dernière; tout cela se trouve à Carmen de Patagones.

A Mercedes de la Patagonie, tout l'emplacement appartenant à l'église, (celle-ci exceptée qui est de cent varas, à peu près 90 mètres carrés) et une maisonnette du Cacique Linares, a déjà été acheté ou cédé par la Municipalité au profit des Missionnaires; de plus encore, le presbytère et un terrain assez grand, au village même de Mercedes de la Patagonie sur le Rio Negro. Naturellement je mettrais tout cela à votre disposition dès l'instant que vous vous chargeriez de cette cure et de la Mission.

Le Gouvernement me presse toujours d'y envoyer des Missionnaires, et il m'a promis d'obtenir des Chambres une forte somme de beaucoup supérieure à celle qu'il accorde actuellement, pour aider les Missionnaires, à partir du 1<sup>er</sup> Janvier 1880.

En attendant, en vous suppliant avec instance d'envoyer les Pères le plus tôt possible, je joins à celle-ci une lettre pour M. D. Edouard Calvari, agent d'émigration à Gènes, afin qu'il vous aide autant qu'il le pourra dans le but d'obtenir en faveur des Missionnaires leur passage gratis jusqu'ici.

Vous comprendrez sans nul doute l'anxiété avec laquelle j'attends votre réponse, anxiété aussi grande que les besoins que je vous ai exposés. Je me laisse encourager par l'idée que vous ne m'abandonnez pas dans cette occasion, et que vous embrasserez promptement et avec bonheur cette mission si urgente pour l'extension de la gloire de Dieu et le salut des âmes complètement abandonnées à cause de la pénurie des Missionnaires.

J'ai la confiance que D. Cagliero, qui connaît ces régions, qui en a touché du doigt les nécessités, nous aidera aussi dans cette sainte et laborieuse entreprise.

Il m'a été on ne peut plus agréable d'apprendre l'amélioration de votre vue; je prie Dieu de vous conserver bien portant, car nous en avons grand besoin, et en me recommandant à vos prières, je me dis affectueusement à vous en N. S. J. C.

† FEDERICO

*Archevêque de Buenos-Ayres.*

Buenos Ayres le 5 Août, 1879.

### ORATOIRE DE S. LÉON

dirigé par Monsieur l'Abbé D. Joseph Bologna  
à Marseille, Rue Beaujour, N° 1.

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que notre Oratoire de Marseille est en voie de prospérité, grâce à leurs généreuses offrandes, grâce à sa bonne administration, et surtout au zèle infatigable de M. Guiol, Curé de la Paroisse S. Joseph, qui en est le fondateur et le promoteur. Cet Etablissement a commencé comme le grain de sénévé; il devient un grand arbre sous les branches duquel vont s'abriter les oiseaux du ciel. Déjà plus de cent jeunes gens y reçoivent l'instruction; une cinquantaine d'entre eux apprennent le métier qui leur convient, tous y bénissent Dieu, se forment aux vertus, à la vie sociale, et deviendront, nous l'espérons, d'honnêtes citoyens qui transmettront à d'autres les enseignements qu'ils auront puisés chez nous.

N'est-ce pas une consolation pour vous, Coopérateurs Salésiens, de savoir que par votre contribution à cette Oeuvre, ces enfants qui vagabonderaient dans les rues, que vous auriez de la répugnance à voir parcequ'ils seraient dégoûtants de malpropreté, qui vous insulteraient même à votre passage, qui tiendraient des propos abominables, et seraient exposés par leur inconduite à être jetés en prison où ils finiraient de se familiariser avec le vice pour sortir de là comme des bêtes féroces haïssant Dieu, la société, l'Eglise, la vertu? Et bien! ces enfants vous les verriez aujourd'hui groupés autour de l'autel, soumis à des Maîtres qu'ils aiment, écoutant leurs sages instructions, chantant des cantiques, priant, travaillant, approchant de la Sainte Table, et parfois versant des larmes d'attendrissement, ou de repentir de leurs fautes! Verser des larmes, oui, nous le voyons souvent, chers Coopérateurs, et c'est un beau spectacle, croyez-le, de voir avec quelle piété, avec quelle foi ils reçoivent dans leur cœur le Dieu de sainteté qui veut les adorations des petits comme des grands, des riches comme des pauvres! Oh! que ces larmes doivent être précieuses à ses yeux! En contemplant des cœurs qui grossissent d'amour pour lui, ne doit-il pas combler de bénédictions ceux qui opèrent un tel prodige de bonté? pourrait-il ne pas favoriser les entreprises de ceux qui protègent l'existence, l'avenir et l'honneur d'une foule d'adolescents qu'il appelle à jouir d'un éternel bonheur? Tel succès dans une affaire, telle réussite après ce voyage, tel événement avantageux dans la famille, à quoi l'attribueriez-vous si ce n'est à la confirmation de la promesse du Seigneur: « Tout le bien que vous ferez au moindre de ces petits, je le considérerai comme fait à moi-même; je le récompenserai par le centuple en ce monde et par la vie éternelle dans l'autre. » Donner du pain à un enfant orphelin, lui procurer un asile, lui faire apprendre l'état par lequel bientôt, tout en se procurant de quoi vivre, il se rendra utile à la société; lui faciliter les moyens de s'instruire, l'habiller,



diriger son âme vers les nobles et saintes affections ; mais c'est le *nec plus ultra* de la bienfaisance chrétienne ! Dieu ne peut faire de moins que de bénir les cœurs généreux qui ont de si nobles inclinations. S'inspirer des besoins d'un petit être abandonné, souffrir pour ainsi dire sa faim, son froid, sa nudité, et s'imposer des privations pour lui venir en aide, c'est sublime !

Dernièrement une dame nous a envoyé à Turin, une broche en or soigneusement enfermée dans son écrin avec ce billet : « Je n'ai pas d'argent ; je vous envoie ce bijou qui m'est inutile, pour que vos enfants ne souffrent pas ; Dieu veuille inspirer à d'autres autant d'amour que j'ai pour eux ! » Cet acte n'a pas besoin de commentaire.

Ces enfants, vous les aimez donc beaucoup, chers Coopérateurs ? vous leur voulez du bien, n'est-ce pas ? En les prenant sous votre protection, vous les avez adoptés en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils sont devenus vôtres, qu'ils sont une partie de vous-mêmes, des cœurs adhérents à votre cœur, et par conséquent attachés à votre propre bonheur ? S'il en est ainsi, vous devez souvent penser à eux, et leur désirer autant de joie qu'en éprouvent ceux que la nature vous a donnés ou que Dieu accorde aux humains favorisés des biens de la fortune ? Que ne fait-on pas pour plaire à ceux-ci ! à quels excès se porte l'amour d'un père et d'une mère ! que cet amour aveugle ou mal conduit leur est funeste et cause souvent leur perte ! vous n'avez pas à craindre ce malheur pour nos jeunes gens. Sous la sage direction de ceux qui gouvernent nos maisons, l'enfant n'a juste que le nécessaire bien réglé pour ne pas souffrir ; on ne lui laisse jamais oublier qu'il est né pauvre, qu'en sortant de chez nous il doit compter sur ses bras et sur sa bonne conduite pour ne pas tomber dans la misère ; on évite de lui laisser prendre des habitudes qu'il ne pourrait continuer de satisfaire plus tard. Or, le luxe, la gourmandise et les amusements trop coûteux ne sauraient leur convenir, et nous en défendons l'introduction.

Cependant il est des choses de première utilité, indispensables même dans les Maisons d'éducation et particulièrement dans les nôtres où ils sont formés à un art quelconque : ceux-ci ont besoin des outils pour travailler, un matériel de gymnase, des instruments de musique, un orgue pour accompagner le chant d'église. C'est beaucoup demander... où trouver les fonds pour suffire à tous ces frais ? Il faudrait des centaines de mille francs, des millions de revenu.... L'on se ruinerait à vous pourvoir de tout cela.... Non, personne ne se ruinera. L'Oratoire de Turin, avec son sanctuaire, qui est un beau temple, une vraie cathédrale, n'a ruiné personne ; tout s'est élevé comme par enchantement, et nul ne peut dire : « Je me suis ruiné à favoriser cette œuvre ! »

Songeons à l'Oratoire de Marseille ; il a besoin d'un ameublement ; il lui faut des ornements d'église, un orgue surtout. Comment se le procurer ? que chacun y contribue de son mieux en pensant au proverbe souvent employé : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Evidemment nous ne pensons pas l'avoir d'un grand prix ; nos

goûts sont assez modestes pour se contenter d'un instrument passable qui corresponde à notre pauvreté ; toutefois n'oublions pas qu'il s'agit du culte de Dieu et que rien n'est trop beau pour Lui ; pensons aux impressions salutaires que laisse un morceau joué avec talent ; le son de l'orgue est une voix artificielle dont le charme fascine l'âme en lui donnant une élévation de sentiments qui la rapprochent de l'invisible ; mais ce voile tombe bientôt ; la foi nous fait découvrir le Créateur qui a donné à l'homme la puissance de parvenir jusqu'à lui et de célébrer ses ineffables bontés ! Combien de fois resterions-nous muets au pied de ses autels si nous n'entendions une symphonie merveilleuse qui nous rappelle à notre devoir ! Qui ne se sent émouvoir jusqu'au fond du cœur en entendant des accords si agréables ! N'est-il pas vrai qu'en passant devant une église l'on se sent pressé d'y entrer si l'orgue résonne, et que son langage ne reste jamais sans effet ? Or, pensez à ce qu'il peut produire de bon dans vos jeunes protégés dont la sensibilité est si impressionnable. En aimant la musique, ils aimeront Dieu, ils vous aimeront aussi, ils prieront ; ils prieront, disons-nous, pour ceux qui ont sauvé leur âme, soulagé leur infortune, et fait voir à leur avenir un horizon serein.

Il y a peu de jours, M<sup>sr</sup> Aguilar, Evêque de Brindisi, en adressant quelques paroles aux élèves de l'Oratoire de Turin, commença ainsi : « J'ai été édifié, ému, profondément touché de la dévotion, du respect avec lequel vous vous êtes approchés de la Sainte Table ; j'ai éprouvé une grande satisfaction à vous entendre ce matin et ce soir prier pour vos bienfaiteurs. Continuez, dit-il en terminant, continuez de communier avec la même ferveur ; c'est le moyen de mettre des bases solides à votre éducation, et comme la reconnaissance est un de nos premiers devoirs, ne cessez de recommander à Dieu, dans vos prières, ceux qui ont la charité de vous aider, de seconder vos aspirations ».

Chers Coopérateurs et Coopératrices, tandis que les affaires du temps absorbent vos pensées, vos facultés intellectuelles, il y a des enfants qui offrent au bon Dieu le plus saint désir que l'homme puisse avoir sur cette terre : celui de vouloir pour d'autres ce que l'on voudrait pour soi ; ce désir c'est l'amour, c'est la reconnaissance qui le fait naître ; tandis que vous avez des soucis, des embarras, des difficultés sans nombre et de toute nature, eux invoquent les puissances célestes en votre faveur. Ils sont vos débiteurs insolubles, c'est vrai, mais celui qui tient entre ses mains le sort de tous les mortels, s'acquitte en leur nom de vos bienfaits et de votre généreuse sollicitude.

Au moment où nous avions terminé cet article, nous recevons de M. l'Abbé Bologna les lignes qui suivent : « N'oubliez pas l'Oratoire S. Léon dans le Bulletin Salésien, car il est temps d'en faire connaître les progrès. Je vous dirai d'abord que quant aux finances, les entrées sont rares ; nous ne sommes pas à sec, mais peu s'en faut. Nos jeunes apprentis augmentent en nombre ; il ne reste plus dans la maison un coin inoccupé ;



les ateliers qui fonctionnent à l'instar de ceux de Turin, ne comprennent que quatre corps de métiers : cordonniers, tailleurs, menuisiers et forgerons. Le local où ils travaillent est provisoire. Tout fut improvisé ; nous avons tiré parti d'un hangar que le mistral menace à chaque instant de renverser. L'espoir d'habiter sous peu une aile du nouveau bâtiment, nous fait prendre patience. Je reçois des milliers de demandes d'admission ; mais malgré mon bon vouloir, j'ai le regret de ne pouvoir satisfaire à toutes, à cause de l'insuffisance du local et des ressources. La nouvelle construction s'élève déjà à une somme énorme. D. Bosco m'a aidé à effectuer les premiers paiements ; comment ferons-nous pour le reste ? c'est un des soucis qui me tracassent le plus. Cependant je me console en pensant au désintéressement et à la générosité des personnes charitables de Marseille et d'ailleurs qui nous ont déjà donné des preuves de leur dévouement. Les jeunes gens dépassent la centaine ; avant longtemps j'espère que ce nombre sera doublé. Malgré la vivacité des Marseillais, je puis constater qu'après quelques jours passés à l'Oratoire, ils deviennent aussi dociles que ceux de Turin, en employant la même méthode. Nous attendons D. Bosco le mois de Décembre prochain ; les enfants le désirent ardemment, et moi particulièrement.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE VIII.

**Nouveau et dernier soupçon. — Craintes et larmes d'un ami. — D. Bosco licencié du Refuge. — Un pèlerinage à la Madone de Campagne. — Le son des cloches.**

Un éminent écrivain français, auteur d'un petit Ouvrage sur D. Bosco et son Oeuvre, en parlant des jeunes gens qui fréquentaient l'Oratoire à son origine, emploie une comparaison charmante que nous aimons à rappeler : « Comme dans un jour d'hiver, dit-il, on voit les petits oiseaux se rassembler en grand nombre dans un endroit où une main providentielle leur jette le grain qui doit leur sauver la vie, de même voyait-on accourir en foule et se presser autour de D. Bosco, des nuées d'enfants et de jeunes gens dont le monde ne prenait aucun soin (1) ».

Il dit vrai ; si nous considérons maintenant les catéchismes, les instructions, les prédications, les traits édifiants, les honnêtes conversations et les agréables amusements que D. Bosco savait pro-

portionner à nos goûts et rendre profitables à notre avancement moral dans ces jours de danger, nous reconnaitrons que ce fut par ces moyens qu'il nous a sauvés de l'irrégion, de l'inconduite et des mauvaises mœurs : c'est ainsi qu'il sut protéger notre salut éternel et notre avenir ici-bas. Mais pour continuer la naïve comparaison que nous venons de rapporter, s'il advient qu'une personne peu bienveillante épouvante les oiseaux qui becquettent leur nourriture et les oblige à l'abandonner pour aller en chercher ailleurs, nous aussi, pauvres petits oiseaux de l'Oratoire, nous fûmes forcés de prendre notre vol d'abord de S. François d'Assise, puis de l'Ospidaletto, pour aller aux moulins de la ville ; de là passer à Saint Pierre-ès-liens ; puis à la maison Moretta, puis encore au grand pré où nous ne fîmes pas non plus un grand séjour, comme on verra dans la suite.

D'après la conversation qu'il eut avec le Marquis de Cavour, et dont nous avons fait mention dans notre numéro précédent, notre cher D. Bosco avait la certitude de passer au moins quelque temps en paix avec ses élèves qui étaient heureux de gambader à travers le pré ; quel ne dut pas être son chagrin quand, arrivé près de l'Hôtel de Ville, on lui remit une lettre par laquelle M.M. Defilippi frères le congédiaient du pré qu'ils lui avaient loué pour un an !

« Vos jeunes gens, écrivaient ces messieurs, en trépigant continuellement sur notre pré, détruiront jusqu'à la racine de l'herbe. Nous sommes contents de résilier notre bail et de le considérer comme expiré ; veuillez donc abandonner le terrain d'ici quinze jours, parceque nous ne pouvons vous accorder un plus long délai. » Il fallait courber la tête et se soumettre à un nouveau changement ; on eût dit qu'une conspiration avait été ourdie contre nous, mais c'étaient autant d'épreuves que le Seigneur envoyait à Don Bosco pour faire mieux ressortir l'importance de l'oeuvre qu'il lui avait confiée : — En face de toutes les difficultés qui se présentaient à lui à chaque instant, de quelle trempe n'a pas dû être son âme pour ne pas se décourager et céder aux instances de ses amis qui lui conseillaient d'abandonner son entreprise, eux qui auraient dû au contraire l'exciter à la continuer !

En le voyant constamment penser à son Oratoire comme s'il n'eût su se détacher de ses chers enfants qu'il allait, pendant la semaine, visiter souvent dans leurs ateliers et qui, les jours de fête, prenait soin d'eux d'une manière toute paternelle, qui ne cessait d'en parler à tout venant, quelques uns commencèrent à craindre de le voir tomber dans la monomanie et sur le point de perdre la raison ; c'est pour quoi ils tâchaient de le détourner de son Oeuvre, de le dissuader même par tous les moyens possibles de sa persistance à la continuer, en lui grossissant tous les obstacles qui s'opposaient à sa réussite. Un jour son fidèle ami D. Borelli, en présence de D. Sébastien Pacchiotti, vénérable prêtre également attaché au Refuge, lui tint ce langage : « Cher D. Bosco, afin de ne pas nous exposer à tout perdre, il vaut mieux au

(1) V. D. Bosco, *Notie sur son Oeuvre* etc. par l'abbé L. Mendre ; Marseille, Typog. Marius Olive, Rue Sainte, 39. 1879.



moins en sauver une partie. Par conséquent renvoyons les jeunes gens de l'Oratoire, et n'en gardons qu'une vingtaine des plus petits. Tandis que nous donnerons nos soins à ceux-ci, Dieu nous ouvrira une autre voie en pourvoyant au local et autres choses nécessaires afin d'opérer un plus grand bien. » Notre bien aimé D. Bosco, qui paraissait prévoir ce que la miséricorde divine lui ménagerait en son temps, comme s'il fût déjà sûr du fait qui devait s'accomplir, lui répondit : « Vous savez, Monsieur, avec combien de peine nous avons pu arracher au mal un si grand nombre de jeunes gens, et le bonheur que nous éprouvons à les voir en bonne voie. A mon avis, il ne convient pas de les abandonner nouvellement à eux-mêmes et aux dangers auxquels ils sont exposés dans le monde en courant un grand risque de compromettre leur salut éternel. Vous alléguiez le manque de local et autres choses indispensables ; ne vous en inquiétez pas, le local est préparé et les moyens seront aussi en notre pouvoir : nous avons une belle maison, une cour spacieuse, un vaste préau, une magnifique Eglise avec des Prêtres, des Clercs, des Catéchistes, des Maîtres disposés à nous seconder. » — Mais où avez-vous tout cela, demanda le bon théologien ? — Je ne puis vous le dire encore, répondit D. Bosco, mais ces choses existent certainement, et nous les aurons. — Au récit de cet entretien, M. Borelli nous disait qu'en ce moment-là il se sentit profondément ému ; il lui semblait, à l'assurance avec laquelle Don Bosco lui parlait, avoir une preuve certaine de l'aliénation mentale de son ami, et il s'écria : « Mon pauvre Don Bosco ! assurément, vous avez le cerveau dérangé ! et s'approchant de lui, il l'embrassa, puis s'en sépara en versant de chaudes larmes. D. Pacchiotti le regarda tristement en répétant : *Pauvre D. Bosco !* et il se retira plein d'une douleur profonde. Dieu permit que bien des personnes crussent au danger et même à la réalité de sa folie ; entr'autres M<sup>me</sup> la Marquise Juliette Barolo, qui l'avait appelé au Refuge pour diriger l'Ospidaletto. Cette bonne dame aurait désiré que Don Bosco se fût seulement occupé de son Institut de jeunes filles ; et quoique d'abord elle n'eût mis aucun empêchement à ce qu'il partageât ses soins entre les deux Oeuvres de bienfaisance, étant informée de l'opposition de la Mairie et craignant aussi qu'à la longue il en vînt à perdre la tête, elle profita de cette occasion pour tâcher de détourner Don Bosco de sa résolution et l'attacher seulement à la sienne ; mais heureusement la chose réussit dans le sens contraire. Un jour elle alla le trouver et lui parla ainsi : « Je suis assez contente du soin que vous prenez de mon Institution, et je vous remercie d'y avoir introduit le chant des hymnes sacrées, le plain-chant, la musique, l'enseignement de l'arithmétique, du système métrique et bien d'autres choses de grande utilité dans les écoles.

Il n'y a pas lieu de m'en remercier, Madame la Marquise, répondit Don Bosco, car le prêtre étant obligé en conscience à travailler du mieux qu'il peut, je n'ai fait que mon devoir, et j'en

attends de Dieu la récompense, si toutefois je l'ai méritée. — Je dois vous témoigner aussi toute la peine que j'éprouve de voir altérer votre santé par la multiplicité de vos occupations. Il n'est pas possible que vous puissiez continuer la direction de mes Oeuvres et celle des jeunes gens abandonnés, d'autant plus que le nombre de ceux-ci a déjà dépassé les limites raisonnables.

Permettez-moi donc de vous engager à ne vous occuper que des choses qui sont de votre obligation et à cesser vos visites aux prisons, au Cottolengo ; surtout abandonnez ces malheureux enfants. Qu'en dites vous ? — Madame la Marquise, Dieu m'a aidé jusqu'à présent, et j'espère qu'il m'aidera encore ; ne craignez rien au sujet de votre Oeuvre ; MM. les abbés Borelli, Pacchiotti et moi, nous combinerons de quelle manière on pourra suffire à tout pour que vous soyez entièrement satisfaite. — Mais moi je ne puis plus tolérer que vous deveniez fou ; car bon gré mal gré, ces diverses et nombreuses occupations tourneront au détriment de votre santé et de mes Institutions. En outre, la défense de l'Autorité civile, les rumeurs qui courent concernant vos facultés mentales, m'obligent à vous conseiller.... — Quoi donc, Madame la Marquise ? — D'abandonner votre Oratoire ou mon Ospidaletto. Pensez-y ; ensuite vous me répondrez comme bon vous semblera. — Ma réponse est déjà toute trouvée, et je suis bien aise de vous la faire : Vous avez suffisamment de l'argent et des ressources pour vous procurer des prêtres qui veulent exclusivement s'occuper de vos Institutions. Il n'en est pas ainsi des pauvres petits enfants ; c'est pourquoi je ne puis et ne dois point les abandonner. Dorénavant je continuerai de faire volontiers en faveur du Refuge tout ce qui dépendra de moi, mais je laisserai mon emploi de Directeur afin de me consacrer plus spécialement aux intérêts de mes jeunes gens. — Mais comment pourrez-vous vivre sans rémunération ? — Dieu ne m'a laissé manquer de rien jusqu'ici, et j'espère que sa Providence ne me fera pas défaut, à l'avenir. — Je vous ferai observer que votre santé est compromise ; votre tête n'en peut plus, elle a besoin de repos. Suivez donc mon conseil de mère, D. Bosco ; je continuerai de vous payer vos honoraires, je les augmenterai même si vous le désirez ; allez passer quelque temps hors d'ici, prenez du repos, et quand vous serez bien rétabli, revenez au Refuge, où vous serez toujours le bienvenu ; autrement vous me mettez dans la dure nécessité de vous remercier de vos services. Si vous m'obligez à prendre cette détermination, je crains fort que vous ne vous engouffriez dans les dettes pour être utile à vos jeunes gens ; alors vous viendrez à moi pour en obtenir du secours, et je proteste qu'à partir de ce moment, je me refuserai à toutes vos prières ; réfléchissez-y sérieusement. — J'y ai réfléchi depuis longtemps, Madame la Marquise : ma vie est consacrée au bien-être des pauvres jeunes gens, et désormais personne ne me fera renoncer à cette entreprise. — Donc vous préférez vos vagabonds à mes Institutions ? S'il en est ainsi, tenez-vous pour congédié à partir d'au-



jourd'hui : je vais à présent même pourvoir à votre remplacement. — Là-dessus, D. Bosco lui fit comprendre qu'un renvoi si précipité aurait pu donner lieu à des soupçons déshonorants ; qu'il était préférable d'agir avec calme et de conserver l'un à l'égard de l'autre la même charité avec laquelle ils voudraient s'être conduits devant le Tribunal de Dieu. A ces mots la Marquise s'adoucit un peu et conclut en disant : Et bien, je vous accorde trois mois après lesquels vous laisserez à un autre la direction de mon Etablissement. — Don Bosco accepta la proposition, et plein de confiance en Dieu, il s'abandonna sans crainte à sa sainte Providence qui fut pour lui une mère pleine de tendresse et de générosité.

Cependant on faisait courir partout le bruit que notre bien-aimé Père était devenu ou allait devenir fou ; cette version se répandait de plus en plus dans Turin, et ses amis s'en affligeaient extrêmement ; les indifférents ou envieux se moquaient de lui et le ridiculisaient tant qu'ils pouvaient ; presque tous, ceux-là même qui jusqu'alors l'avaient favorisé de leur appui matériel et moral, s'en tenaient éloignés, si bien qu'à certains jours de fête, nous voyions notre pauvre Directeur seul à soutenir le fardeau de plus de quatre cents garçons. Cet isolement aurait découragé l'homme le plus vigoureux ; néanmoins Dieu ne permit pas que notre cher D. Bosco succombât à la fatigue ou perdit la moindre parcelle de sa constance. Loin de lui toute défaillance, toute frayeur humaine, toujours disposé à recommencer le lendemain ce qu'il avait fait la veille, il ne cessait de répéter : *Le Seigneur est ma force et mon soutien ; c'est en lui que je mettrai toute mon espérance.* Toutefois, pour rester dans le vrai, nous devons dire que quelques Ecclésiastiques lui restèrent fidèles ; il nous est agréable de certifier que D. Caffasso et Monseigneur Fransoni l'aiderent toujours de leurs conseils et encouragements ; ce fut vraiment un bonheur que dans ce temps presque orageux pour lui, il y eût à Turin un Archevêque aussi bon connaisseur des desseins du Seigneur et qu'il fût d'une admirable bienveillance envers D. Bosco et son Oratoire ; sans cela peut-être, cette œuvre se serait réduite à néant.

A cette époque, il se passa un fait assez comique relatif à la folie supposée de Don Bosco. Quelques respectables et charitables Ecclésiastiques de Turin, persuadés qu'il y avait en lui tous les symptômes d'une aliénation mentale, voulurent en arrêter les progrès par le procédé que voici : « Ce bon Prêtre, disaient-ils, a une telle fixité de jugement, qu'elle finira par le conduire à l'idiotisme ou à la folie : le mal étant encore au premier degré, peut-être au moyen de soins assidus, pourrions-nous le vaincre et conjurer un si grand malheur.

Conduisons-le donc à la Maison de santé ; là, avec des attentions toutes particulières, des soins intelligemment appliqués ; en faisant tout ce que la charité et l'art médical peuvent suggérer d'efficace, nous aurons probablement le bonheur de le conserver. » On parla de cette affaire au Direc-

teur de l'Hospice des Aliénés, qui voulut bien promettre une place pour le pauvre Don Bosco. Alors deux notables sommités ecclésiastiques Monsieur Ponzati, curé de S. Augustin et un Membre du clergé de Turin, aussi pieux que savant, encore en vie, furent chargés d'aller le prendre avec une voiture de sûreté et de l'escorter jusqu'à la Petite-Maison. Voilà qu'un beau jour nos deux messagers se présentent au Refuge pour accomplir leur mandat. Entrés dans la chambre de D. Bosco, ils lui font les premiers compliments d'usage et tombent bientôt sur son sujet de prédilection : l'Oratoire, le futur édifice, l'Eglise, les Prêtres et les jeunes abbés. Don Bosco leur répéta ce qu'il avait déjà dit à d'autres, avec autant de franchise et de naïveté que s'il eût eu toutes ces choses sous ses yeux. Les deux députés se regardèrent en face en répétant avec un certain air de compassion : C'est vrai ! il est réellement fou.

La visite imprévue de ces illustres personnages, les questions variées et pressantes qu'ils lui adressèrent, l'intérêt avec lequel ils écoutaient sa réponse, leur expression même quelque peu contractée, tout concourut à lui rappeler que ces messieurs pouvaient être aussi de ceux qui le prenaient pour un fou ; aussi en riait-il du fond du cœur. Il attendait donc l'issue de cette conversation quand les deux interlocuteurs l'invitèrent à sortir avec eux pour faire une promenade. « Un peu d'air pur te fera du bien, mon cher D. Bosco, lui dit M. Ponzati, viens donc ; nous avons justement la voiture qui nous attend dehors. » D. Bosco qui était moins fou encore que ces deux messieurs, comprit vite le tour qu'ils voulaient lui jouer, et tout en dissimulant le soupçon, il se rendit avec eux jusqu'au fiacre. Là, les deux amis ensemble le prient un peu trop gentiment d'entrer le premier. — Non, répondit D. Bosco, ce serait manquer de respect envers votre dignité ; faites-moi le plaisir de monter avant moi. Sans se douter de rien, ceux-ci prennent le devant, persuadés que D. Bosco va les suivre ; mais celui qui devait respirer l'air pur parcequ'il lui ferait du bien, en les voyant dedans, ferma prestement la porte et dit au cocher : « Vite, à la petite-Maison, où l'on attend ces deux. » Notre homme donne un coup de fouet au cheval, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il fut s'arrêter devant l'Hospice des aliénés.

En voyant arriver la voiture, les gardiens, étant avertis, s'empressèrent d'aller prêter leurs services au fou que l'on attendait ; seulement au lieu d'un, ils en trouvèrent deux. On s'imagine mieux qu'on ne peut le dépeindre quelle dut être la confusion de ces Ecclésiastiques en se voyant ainsi victimes de leur propre ruse et trompés par Don Bosco d'une si gracieuse manière. Ce trait suffit pour faire comprendre qu'il n'était pas fou, ou que c'était un fou d'un nouveau genre, un de ces fous dont le Seigneur daigne se servir pour accomplir de grandes choses, comme le dit S. Paul *quae stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes* : (Dieu choisit les choses les plus simples en apparence pour confondre les sages).



A travers mille péripéties, on arriva au 5 Avril 1846, dimanche des Rameaux, dernier jour pendant lequel il nous était donné de nous réunir à l'Oratoire. Ce fut pour D. Bosco un jour de tristesse et de tribulation; son cœur dut éprouver de véritables angoisses et saigner de chagrin en ne sachant où réunir son cher troupeau le dimanche suivant, car malgré toutes ses recherches les plus minutieuses, pas un seul rayon d'espérance ne venait éclairer son esprit ou le rassurer sur les difficultés présentes. Profondément accablé, mais résigné, mais toujours confiant en Dieu, l'idée lui vint de mettre à l'épreuve les prières de ses chers jeunes gens parmi lesquels on pouvait compter des âmes d'élite, de vrais petits anges de vertu. Ainsi donc, ce jour-là, nous étant tous réunis au pré de bon matin, après que la plupart se furent confessés, il nous annonça que nous irions entendre la messe au Couvent de la Madone de Campagne, situé sur la route de Lanzo, à deux kilomètres de Turin. « Nous allons là, dit-il, comme en pieux pèlerinage en l'honneur de Marie afin que cette tendre Mère nous obtienne la grâce de trouver de suite un autre local pour notre Oratoire. » La proposition fut unanimement bien accueillie, et nous nous mîmes en rang. Sachant que notre but était plus religieux que divertissant, notre maintien fut on ne peut plus édifiant; nous récitâmes le Rosaire le long de la route, nous chantâmes les Litanies et quelques Cantiques. Arrivés à l'avenue qui du chemin conduit au Couvent, nous fûmes émerveillés d'entendre sonner toutes les cloches à grande volée.

Nous disons émerveillés, parceque les autres fois que nous étions montés à Soperga nous n'avions pas été l'objet d'une ovation aussi solennelle de la part de l'airain sacré, muet à notre approche. Cette démonstration inusitée dans toute autre circonstance analogue, fit supposer que les cloches s'étaient mises à sonner *de proprio motu*. Ni alors ni à présent il n'est jamais entré dans notre intention de porter un jugement à ce sujet et de trancher la question; mais comme historiens fidèles, nous dirons que le Père Fulgenzio, Gardien du Couvent, et alors Confesseur du roi Albert, assura que ni lui ni personne de la famille n'avait ordonné de sonner les cloches à cette occasion, et pour tant qu'il fit afin de découvrir qui avait été l'auteur de cet étrange incident, il ne lui fut jamais possible de le savoir.

Etant entrés à l'Eglise, nous assistâmes à la Sainte Messe; un certain nombre de garçons s'approchèrent même de la Sainte Table. Après la Messe, tandis que le bon Gardien faisait préparer le déjeuner dans le jardin du Couvent, Don Bosco nous fit un touchant discours plein d'à-propos et d'unction. Il compara notre état à celui des oiseaux dont on a détruit le nid et nous exhorta vivement à la prière pour que la Vierge nous en préparât un autre plus stable et plus sûr; nous la priâmes avec la plus grande ferveur en nous unissant à lui.

On verra dans le prochain chapitre de quelle manière nous fûmes exaucés.

## L'AUMÔNE.

Nous sommes tous, dit saint Césaire d'Arles, les serviteurs du même maître; nous avons tous été rachetés au même prix; nous sommes tous entrés dans ce monde en même état et à la même condition; nous en sortirons tous de la même manière; et, si nous faisons le bien, nous parviendrons tous au même bonheur. Pourquoi donc le pauvre ne prendrait-il pas avec vous le même repas, lui qui recevra et possèdera avec vous le même royaume? Pourquoi ne lui donneriez-vous pas votre vieil habit, lui qui recevra avec vous la robe de l'immortalité? Il a eu, aussi bien que vous le bonheur de recevoir le baptême; pourquoi ne partageriez-vous pas avec lui votre pain? Il mange avec vous le pain des Anges; comment serait-il indigne ici de manger les restes de votre table?

## INDULGENCES SPÉCIALES

### pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois de Novembre.

1. Fête de la Toussaint.
3. Commémoration de tous les fidèles défunts.
16. S.<sup>te</sup> Agnès d'Assise.
19. S.<sup>te</sup> Elisabeth de Hongrie.
21. Présentation de la B. V. Marie au Temple.
26. S. Léonard de Port-Maurice.
30. S. André Apôtre.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI